

Tchad : opération Épervier



Insigne d'Épervier.

Jean Menu (61 – Moulin)

Le Piège ne veut ni revenir sur toute l'histoire mouvementée du Tchad, ni sur celle de nos opérations aériennes avec Tacaud¹ en 1978, Manta en 1983, la mission Trionyx² en 1986. L'auteur³ prend le commandement d'Épervier en mai 1987. Il nous fait part des événements survenus lors de son séjour tout aussi mouvementé. C'est en effet durant cette période que fut abattu par la défense antiaérienne d'Épervier, un bombardier libyen de type *Tu 22* qui s'apprêtait à larguer ses bombes sur N'Djamena.

Situation en mai 1987

L'opération Épervier a été déclenchée en février 1986 à la demande du président Hissene Habré au moment où les forces de Goukouni Oueddei, le GUNT (Gouvernement d'Union Nationale et de Transition), soutenues par les Libyens, lançaient une offensive antigouvernementale au sud du 16^e parallèle. Une fois encore, la France, répondant aux attentes tchadiennes, mettait en place un dispositif visant à calmer les ardeurs du turbulent colonel.

L'opération Épervier résultait donc d'une parfaite continuité des événements politico-militaires qui avaient ensanglanté le Tchad depuis vingt-sept ans.

Cependant, elle était différente de Tacaud et de Manta par le poids prépondérant de sa composante aérienne, appelée à jouer un rôle exclusivement défensif. Les moyens aériens devaient donc empêcher toute attaque de l'aviation libyenne essentiellement sur N'Djamena, Abéché, Moussoro et Faya-Largeau. Les forces terrestres devaient se cantonner à des missions de protection des installations. En aucun cas, sauf autorisation du gouvernement, nous ne devions apporter un soutien offensif aux forces tchadiennes.

Au Nord, le terrain de Ouadi Doum avait été neutralisé par les *Jaguar* en février 1986. Les Forces tchadiennes se sont chargées quant à elles de prendre la base le 18 mars 1987, infligeant aux Libyens des pertes sévères. Quelques jours plus tard, ces derniers décidaient d'abandonner la palmeraie de Faya-Largeau et de se replier sur la Bande d'Aouzou qu'ils revendiquaient comme faisant partie intégrante de la Libye.

Avant mon départ pour le Tchad, je n'avais pas vraiment évalué à son juste niveau la véritable complexité politique de ce pays. Les diverses autorités civiles et militaires rencontrées m'avaient fortement recommandé de rester strictement dans le cadre fixé par le Gouvernement. Les Tchadiens ont fait en sorte que la réalité soit différente et il a fallu gérer des situa-



L'auteur, lors de la prise de commandement du 17^e RGP.

tions de crise avec les autorités locales qui souhaitaient voir la France s'engager dans la reconquête de la totalité de leur territoire.

Dès mon arrivée, j'ai rencontré Hissene Habré en présence de l'ambassadeur de France. Simple prise de contact ponctuée de longs silences ! Puis très rapidement, son directeur de cabinet, M. Moussami, un des hommes clefs du régime. Parfaite courroie de transmission de la pensée du président, il était d'une grande finesse, intelligent, cultivé, prudent et courtois, sachant communiquer les messages de son chef avec d'autant plus de diplomatie que la pilule était difficile à avaler. Les contacts réguliers maintenus avec lui, permettront de relativiser et d'arrondir les écarts de certains chefs militaires tchadiens, excellents sur le terrain, mais peu enclins à maîtriser les discours diplomatiques.



Parmi ces derniers, un homme sortait du lot. Il s'agissait d'Hassan Djamous, redoutable chef de guerre, qui avait infligé de sévères défaites aux Libyens. Un autre officier, Idriss Déby, tout frais émoulu de l'École supérieure de guerre française, était un homme intelligent et avait déjà un sens politique très affirmé. Il sera marginalisé car le président se méfiait, à juste titre, de cet homme qu'il trouvait ambitieux et donc dangereux. Son intuition était la bonne car il entra en rébellion en 1989 avec l'aide d'Hassan Djamous. Ce dernier, blessé dans un combat, fut capturé et, comme par hasard, décéda dans sa geôle. En décembre 1990, Idriss Déby chassait Hissene Habré de N'Djamena qui prenait la fuite au Sénégal en vidant toutes les caisses de l'État.

Moyens militaires

Force interarmées, Épervier était commandée par un colonel de l'Armée de l'air sous les ordres directs du Chef d'état-major des armées. Il était assisté d'un adjoint Air, d'un adjoint Terre et d'un état-major. Il exerçait son autorité sur 2000 hommes environ des Armées de l'air et de terre, de la Marine, de la Gendarmerie, des Services de santé et des essences, répartis sur quatre postes importants : N'Djamena, Abéché, Moussoro et Faya-Largeau.

Sur les deux premiers, la défense aérienne était implantée.

La priorité avait été donnée à N'Djamena avec la présence d'un radar de détection, de 14 *Mirage FIC* et de 3 *Mirage FICR*, d'un ou deux ravitailleurs en vol *C135 FR*, de batteries Hawk du 402^e RA de l'Armée de terre, de Crotale et de canons de 20 mm de l'Armée de l'air. Les *C135 FR* de Libreville et les *Jaguar* de Bangui y séjournaient périodiquement.

Abéché était défendu par des Crotale puis a été en mesure de recevoir des avions de combat en juillet 1987, à la fin des travaux d'aménagement de la piste.

Le radar de Moussoro complétait la couverture vers le Nord.

Faya Largeau était le parent pauvre du dispositif, car nous ne disposions que de missiles sol air Stinger de très courte portée qui n'ont pas été efficaces contre les avions libyens *IL 76* qui ont bombardé la palmeraie à haute altitude.

Jour et nuit, les contrôleurs aériens et les opérateurs sol-air assuraient une veille permanente. Les pilotes de *Mirage FIC* en alerte attendaient l'ordre de décollage ou assuraient la couverture en vol de points sensibles. Les *Mirage FICR* étaient chargés des missions de reconnaissance. Les ravitaillements en vol étaient assurés par les *C135 FR* et un *Transall* ravitailleur. Les nombreux besoins logistiques de nos implantations aériennes et terrestres, éventuellement au profit des Tchadiens, étaient couverts par les *CI60*, nos bons vieux chevaux de bataille du Cotam.

Un à deux *Breguet Atlantic*, assuraient une part importante du renseignement en complément des *Mirage FICR*. Vieil africain au "mouillage" à Dakar depuis des lustres et fidèle compagnon des *Jaguar* de la FATAC dès le déclenchement de l'opération Lamentin en Mauritanie dès 1978, l'*Atlantic* voyait, écoutait, analysait les signaux électromagnétiques. Si nécessaire, il se tenait prêt à guider les avions de combat sur des objectifs.

Un millier d'hommes assurait la sécurité et la protection des installations et des personnels. Les commandos de l'air, les hommes du 21^e RIMA, les parachutistes du 2^e REP et du 8^e RPIMA, se sont relayés inlassablement autour des points sensibles, dans la chaleur écrasante ou les pluies diluviennes et environnés souvent de nuées d'insectes particulièrement voraces.



Mirage F1 sur le parking d'Abéché.

Des unités du Génie étaient également présentes. Le Génie de l'air a participé activement à la politique de mise en valeur des installations aéroportuaires du Tchad. La piste de N'Djamena a été totalement renouvelée. Elle est devenue apte à recueillir les gros-porteurs de type *Boeing 747*, changeant ainsi la nature même d'un renforcement des forces en moyens lourds de combat si la menace devenait trop pressante.

Une compagnie du 17^e régiment de génie parachutiste, envoyée dès le mois de mai 1987 à Faya Largeau avait pour mission de déminer la palmeraie et ses accès.

Le service de santé des armées était présent sur tous les postes. Ses compétences ont été fortement sollicitées pendant et après les durs combats menés par les FANT (Forces Armées Nationales Tchadiennes) pour reconquérir les territoires occupés. En particulier, les chirurgiens militaires de l'antenne chirurgicale de N'Djamena ont pratiqué des centaines d'opérations de haut niveau sur des blessés tchadiens évacués du Nord dans des conditions souvent précaires. Le dentiste militaire quant à lui, en l'absence de collègue civil, était le seul représentant de cette profession à N'Djamena. Il n'a pas eu beaucoup de temps libre !

À la découverte du dispositif

Mes deux adjoints Air successifs furent les colonels Mozer (59 – Estienne) et Reix (60 – Ferrando). Tous les matériels de défense aérienne avions, radars, systèmes sol-air, moyens de télécommunication par satellite avaient été mis en place par mes prédécesseurs, les colonels Pissochet (EMA 60), Gauthier (57-Ducray) puis Joseph (58 – Blériot). Les performances de ces matériels m'étaient familières et j'avais une confiance totale dans les hommes qui les servaient.

Avec l'aide des adjoints Terre, d'abord le colonel Jourdain et surtout le colonel Cluset, j'ai pu rapidement apprécier la qualité des unités et en particulier mes relations avec les commandants des 2^e REP (colonel Wabinski), 8^e RPIMA (colonel Lafourcade), détachement du 17^e RGP →

1- Voir « Opération Tacaud » de Patrick Féron, *Le Piège* 182 de décembre 2005.

2- Voir « L'attaqué de Ouadi Doum » de Jean-Jacques Brun, *Le Piège* 203 de décembre 2010.

3- Voir aussi « Baptême du feu du *Jaguar* en Mauritanie » de Jean Menu, *Le Piège* 201 de juin 2010.

Tchad : opération Épervier

→ (Lieutenant-colonel Mouton), 21^e RIMA, 402^e RA, ont été plus que chaleureuses.

Les éléments terrestres de Moussouro et d'Abéché étaient solidement implantés. Cantonnés sur des postures défensives, ils reçurent rapidement des missions de patrouilles à l'extérieur de leurs postes. La garde des installations était peu valorisante et surtout démotivante à la longue, surtout pour des troupes professionnelles formées pour l'action. Dans le même esprit, des séances de sauts permirent de maintenir leur qualification parachutiste et d'améliorer le quotidien de ces unités qui se sentaient un peu frustrées face aux aviateurs. Moussouro n'a jamais posé de problèmes particuliers. Le secteur était calme, la population sympathique.

Abéché, vers la frontière du Soudan, était un point stratégiquement important en terme d'opérations aériennes et de sécurité sur la frontière du Soudan. Pour des raisons évidentes de déploiement ou de déroutement des aéronefs, on ne pouvait pas se contenter du seul terrain de N'Djamena. La France avait donc décidé la construction d'une piste adaptée aux avions de combat. C'est la société Colas qui en a été chargée. Une zone technique a également été aménagée. Des hangarottes peu coûteuses ont été installées pour protéger les avions des agressions climatiques. Sans oublier la rénovation et l'aménagement de bâtiments pour offrir au personnel un minimum de confort.

Le 14 juillet 1987, le terrain était prêt à recevoir une patrouille légère de *Mirage FIC*, accueillie par toutes les autorités régionales, la presse et la radio. Très rapidement, nous avons été en mesure de maintenir quatre avions en alerte. Périodiquement un *Transall* ravitailleur se déployait, en soutien des missions de reconnaissance ou de couverture au Nord et à l'Est du pays. En soulageant N'Djamena, les capacités d'accueil s'en trouvaient améliorées.

Nous avions à Kalaït, dans le Nord-Est, un petit détachement d'aviateurs dont la mission consistait à instruire du personnel tchadien sur des systèmes sol-air de type SAM 13 récupérés auprès des Libyens. Nos aviateurs étaient alors complètement découragés car dans l'impossibilité de faire correctement leur travail. En effet, les Tchadiens leur interdisaient formellement de monter à bord des engins. Il a fallu déployer des trésors de patience pour les convaincre que nous n'étions pas là pour faire de l'espionnage mais pour les aider. Un homme a été d'un grand secours : il s'agissait d'Idriss Déby...

À N'Djamena, le problème était d'une autre nature.

D'une part, la présence de la présidence donnait à tous les faits et gestes du commandant d'Épervier une dimension politico-militaire dont il n'était pas toujours maître.

Les occupants Libyens avaient été repoussés bien au-delà du 22^e parallèle, d'abord après la chute du terrain de Ouadi-Doum, pris d'assaut par les troupes d'Hassan Djamous en mars 1987, suivie immédiatement par la libération emblématique de Faya-Largeau. Hissene Habré souhaitait que nous nous engagions aux côtés de ses troupes pour les aider à libérer la partie Nord du pays, en particulier la bande d'Aouzou, toujours occupée et revendiquée par les Libyens. Les directives très strictes du gouvernement français nous cantonnaient dans un rôle défensif. Il



Porteuse de jarre à Faya-Largeau.

était donc exclu de les soutenir militairement dans cette reconquête.

D'autre part, malgré l'excellent niveau des moyens de défense de la capitale, l'absence de balisage de la piste empêchait les *Mirage FI* de voler de nuit. En conséquence, seuls le radar de surveillance et les systèmes sol-air étaient en mesure d'assurer la permanence de veille et de tir. Les personnels en étaient parfaitement conscients. Les batteries Hawk de l'Armée de terre disposaient de très bons radars d'acquisition et d'altimétrie et de missiles dont les performances en portée étaient importantes. Les unités Crotale de l'Armée de l'air, particulièrement fiables, complétaient l'action des Hawk sur les courtes portées. Les canons de 20 mm n'étaient utilisables que de jour et à une distance de tir relativement réduite.

Le déminage de la palmeraie de Faya-Largeau

En évacuant Faya-Largeau, les Libyens avaient laissé tout autour de la palmeraie, des milliers de mines enfouies dans le sable. D'un commun accord avec le gouvernement tchadien, nous avons décidé de prendre à notre charge toutes les opérations de déminage. Nous en avons à la fois les capacités et l'expérience, acquise en particulier au Liban.

C'est le 17^e régiment de Génie parachutiste basé à Montauban qui avait été désigné pour remplir cette délicate mission. Les premiers éléments, environ dix hommes, sous le commandement du lieutenant-colonel Mouton, avaient été envoyés à Faya en mai 1987 pour préparer l'arrivée de la compagnie. Une simple formalité qui aurait dû prendre quelques jours. Mais après plusieurs semaines rien n'avait avancé car les "autorités locales" refusaient de coopérer. Ils ne voulaient pas que nous nous installions et apercevions tous les matériels militaires libyens récupérés en grand nombre sur la base de Ouadi-Doum et camouflés dans la palmeraie. Ils les considéraient comme leur propre trésor de guerre sur lequel ils veillaient jalousement par crainte de se les faire voler. Ils n'avaient pas totalement tort car Épervier devait récupérer le maximum de ces matériels d'origine soviétique (radars, systèmes sol-air) et les expédier en France pour études.

Pendant ce temps là, des femmes et des enfants sautaient sur les mines. Mais rien ne semblait émouvoir les "autorités". Le détachement français a tout essayé pour les convaincre de nos bonnes intentions. Rien n'y a fait. À bout de patience, je me suis adressé à Hissene Habré qui a envoyé



dans le Nord un proche collaborateur ; en ma présence, il a réuni l'ensemble des chefs locaux et leur a donné l'ordre de laisser les Français s'installer et travailler.

Un accord a été passé entre les gouvernements pour que nous puissions "emprunter" quelques prises de guerre intéressantes. Les matériels ont été convoyés vers N'Djamena au moyen de porte-chars vendus aux Libyens par l'industriel alsacien Lohr et récupérés à Ouadi-Doum, puis transportés vers la France avec des C5A américains. L'évaluation conduite à Mont-de-Marsan a permis de mieux mesurer les performances de détection des radars sur nos avions en opérations.

Une fois l'ordre de déploiement donné, tout est allé très vite. Nous avons fait monter vers Faya-Largeau, par les pistes, des engins lourds du Génie dès le 7 juillet 1987. En quelques jours, le 17^e RGP a installé son campement en récupérant et rénovant des vieux bâtiments en triste état. Sa mission pouvait commencer. Ces hommes ont accompli un travail digne d'éloges en assurant le déminage de la palmeraie et de tous ses accès, tout en formant des militaires tchadiens à ces opérations délicates, sans déplorer la moindre perte. Ce sont des dizaines de milliers des mines, de munitions de tous types et de tous calibres qui ont été neutralisées et détruites. Ils ont subi cinq bombardements à haute altitude opérés par des *Iliouchine 76* libyens qui tueront des dizaines de civils. Malheureusement, nous n'avons jamais été en mesure de les contrer ni avec nos chasseurs, compte tenu de l'éloignement de la palmeraie, ni avec les missiles Stinger limités en portée et altitude.

Bien qu'ayant beaucoup souffert de l'occupation libyenne, cette palmeraie gardait encore une atmosphère que les premiers Français arrivés sur place avaient respirée. L'eau était omniprésente et sortait du sable dès que l'on creusait légèrement. Sans oublier cet instant d'émotion intense devant la petite chapelle en ruine à l'intérieur de laquelle se trouvait encore une cloche coulée dans les forges de Lorraine, don du village de Lay-Saint-Christophe, en Meurthe-et-Moselle, et mise en place à l'époque coloniale par le commandant Huschard, commandant militaire et chef de la région Borkou Ennedi Tibesti. La chapelle fut rénovée, à la plus grande joie du père Lallemand, jésuite, qui avait en charge la petite communauté catholique du Tchad.

La commémoration de la libération de Faya-Largeau

Pour commémorer la libération de Faya, Hissene Habré avait décidé d'organiser sur place de grandes festivités et de s'y rendre personnellement. Des milliers de personnes y avaient été envoyées. D'énormes problèmes de sécurité se posaient. En particulier, la proximité de la base libyenne d'Aouzou et de ses *Mig 23* faisait craindre une éventuelle action aérienne. Il avait donc été décidé d'assurer l'escorte de l'avion du président puis la couverture de la zone de Faya-Largeau, avec les *Mirage FI*, durant toute une journée. Un avion libyen se présenta. Il s'agissait d'un avion de transport militaire de type *Il 76* qui manifestement était venu pour observer ce qui se passait. Les *Mirage* l'ont intercepté, ont exécuté un tir de semonce pour le faire dégager et l'ont accompagné pour s'assurer qu'il quittait bien la zone.

L'écoute des communications radio nous a révélé que l'équipage avait eu une peur bleue en apercevant les tirs. Ils signalaient la présence de chasseurs français et recommandaient vivement de ne pas s'approcher

de la zone de Faya-Largeau. La mission de dissuasion était parfaitement remplie puisque pendant les trois jours de festivité, aucun autre avion libyen ne sera aperçu.

Les chefs militaires nous ont reproché de n'avoir pas abattu cet avion, nous accusant même de complicité avec l'ennemi, sans imaginer un seul instant que les Libyens pouvaient lancer en rétorsion une attaque aérienne. Heureusement, Hissene Habré quelques minutes plus tard, fort détendu et très courtois n'a aucunement évoqué cet incident.

Ceci étant dit, la commémoration de la libération de Faya-Largeau donna lieu à des manifestations civiles et militaires que seuls les Africains sont en mesure d'organiser. Avec noblesse et panache dans leurs démonstrations de ce qui est et reste leur culture traditionnelle et ancestrale. Ces hommes aux costumes multicolores flottant dans le vent, montant fièrement leurs dromadaires avaient vraiment une fière allure.

La visite de Michel Rocard

C'est dans cette ambiance particulièrement active que l'ambassadeur de France annonça l'arrivée de Michel Rocard en me demandant de le recevoir au sein d'Épervier durant les trois jours qu'il devait passer à N'Djaména. Michel Rocard était à l'époque parlementaire socialiste dans l'opposition, membre de la commission de la Défense nationale et candidat déclaré à la présidence de la République. Il fut donc reçu, comme doit l'être un élu de la Nation. Présentation complète du dispositif et des missions d'Épervier, visite des unités opérationnelles, contacts et entretiens avec les personnels. Sans oublier un déjeuner avec Hissene Habré.

Cet homme m'a beaucoup impressionné par sa simplicité, sa curiosité, sa vivacité d'esprit et sa passion pour l'aéronautique. Devenu Premier ministre, il se souviendra de ce court séjour au sein des forces françaises.

Une attaque tchadienne dans le nord du Tchad et en Libye

Sur le terrain, la situation militaire n'évoluait pas beaucoup. À la fin du mois d'août 1987, les Tchadiens décidèrent de passer à l'action et lancèrent une offensive sur Aouzou. L'opération éclair prit les Libyens par surprise. Ils décrochèrent rapidement et abandonnèrent leurs positions en essayant des pertes sévères. La liesse populaire fut immense dans la capitale. Les Tchadiens voyaient enfin la libération de la bande d'Aouzou arriver à son terme. Malheureusement, leurs chefs militaires ont été dans l'incapacité de consolider les positions acquises. Pire, le commandant de l'opération laissait ses hommes seuls, sans directives, et descendait sur la capitale. La contre-offensive libyenne ne se fit pas attendre. Quelques jours plus tard, les forces tchadiennes étaient chassées de la zone en perdant beaucoup d'hommes.



DR

Tchad : opération Épervier

→ Hassan Djamous qui n'avait pas participé à l'attaque d'Aouzou, a dû recevoir du président l'ordre de monter une autre opération de rétorsion. J'ignorais, bien entendu ce qui était en préparation, mais les renseignements qui nous parvenaient laissaient penser que quelque chose se tramait en direction de Maaten el Sara, une base aérienne située dans le sud-est de la Libye. Effectivement, l'attaque eut lieu au début de septembre et la base tomba. Beaucoup de militaires libyens furent tués ainsi que des civils qui travaillaient sur ce site.

Le directeur de cabinet, Moussami, nous informa rapidement du résultat de l'attaque. Immédiatement, tout le dispositif Épervier fut placé au niveau d'alerte maximal.

À ma grande surprise, l'ambassadeur d'Allemagne fédérale est venu pour s'informer du sort des Allemands de l'Ouest qui travaillaient en assistance technique sur la base de Maaten el Sara. Malheureusement, il n'y avait que des Libyens parmi les quelques prisonniers ramenés sur N'Djamena. On a constaté à ce moment là qu'aucun Européen n'avait survécu.

L'attaque libyenne sur Épervier

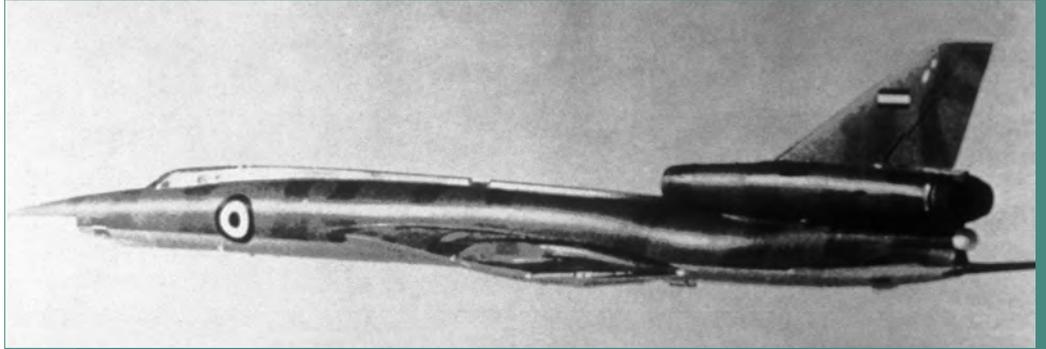
Il était prévisible que Kadhafi allait réagir. Le 6 septembre, l'état-major des Armées communiquait des renseignements de très haute qualité, faisant état d'une possible attaque aérienne de rétorsion décidée par les Libyens. Le niveau d'alerte a été maintenu. Les consignes d'ouverture du feu ont été clairement rappelées. Aux radars et aux systèmes sol-air le soin d'assurer une veille active vigilante pendant la nuit et d'être prêts à intervenir sur ordre. En l'absence de balisage de piste, les *Mirage F1* et l'*Atlantic* devaient décoller à l'aube et couvrir le Nord et l'Est de N'Djamena. Quant à Abéché, faute de moyens aériens suffisants, il ne pouvait compter que sur ses Crotale.

Nous n'avons pas eu à attendre trop longtemps. Heureusement, car avec le temps, la fatigue et une certaine lassitude, l'attention des personnels aurait vite été émoussée.

Le 7 septembre 1987, très tôt le matin, tout le personnel était sur le pont, l'*Atlantic* et les *Mirage* étaient en vol. Le radar du Hawk a eu un contact à quelques kilomètres au-dessus du Cameroun, à l'Ouest de notre position. Manifestement cet appareil avait mis le cap sur N'Djamena.

Il était à très grande vitesse et à très basse altitude. Il ne pouvait s'agir d'un avion commercial! Nous avons bien entendu tenté, mais en vain, d'établir le contact radio avec cet avion sur toutes les fréquences supposées être veillées par les civils. La trajectoire suivie montrait clairement que les installations françaises étaient visées. Le contrôleur aérien a immédiatement guidé deux des quatre intercepteurs en vol et simultanément préparé les batteries Hawk, Crotale et les canons de 20 mm à tirer sur ordre. Les *Mirage F1C* n'ayant pu intercepter à temps l'avion hos-

DR



Un Tu 22 Blinder libyen.

tile avant qu'il ne pénètre dans le volume d'action des sol-air, ont dû dégager rapidement pour autoriser le tir des missiles Hawk qui étaient déjà accrochés. C'était regrettable pour nos chasseurs, mais les zones d'actions de chaque système répondaient à des règles bien précises qu'il n'était pas question de transgresser. Sauf à risquer des tirs fratricides ou perdre en efficacité.

Un incident technique sur la première batterie a empêché la mise à feu du premier missile. Heureusement, la deuxième batterie était prête au tir et a parfaitement fonctionné avec un retard suffisant pour que les débris du bombardier de type *Tu 22* tombent sur le territoire tchadien et non au Cameroun!

Il y avait à bord quatre bombes de 1 500 kg chacune. Impressionnant! L'une d'elle, libérée au moment de la dislocation du bombardier, explosa à l'impact à l'extérieur de la base, les trois autres ont été retrouvées profondément enfouies dans le sol. Il faudra toute l'habileté et le courage des démineurs pour venir à bout des opérations d'extraction et de neutralisation. Elles étaient intactes. Deux seront envoyées en France, la dernière sera exposée devant le mess.

Le même jour et à la même heure, un autre bombardier *Tu 22* attaquait le terrain d'Abéché dans l'Est du pays. Les batteries Crotale ré-



Tir d'un missile Hawk.



agissaient un peu tardivement. Quatre missiles ont été tirés mais ont manqué leur cible. Cependant, le départ du premier missile aperçu par l'équipage l'a contraint à modifier brutalement sa trajectoire. Ses bombes sont tombées à l'extérieur de la base française sans toucher la ville.

Le soir, nous avons vu passer à la verticale de N'Djaména, à très haute altitude et à vitesse supersonique, un avion de reconnaissance identifié comme pouvant être un *MiG 25* libyen. Il était trop haut pour être détecté par nos radars. Ni nos *Mirage*, ni les sol-air n'ont pu intervenir.

Quelques jours plus tard, Kadhafi et François Mitterrand se rencontraient. Le 11 septembre 1987 le Tchad et la Libye décidaient d'un armistice. Y avait-il une relation de cause à effet ?

Un incident aérien

Un incident majeur éclata quelques jours après l'échec du bombardement, avec un avion inconnu passant en altitude à la verticale de N'Djaména sans plan de vol, volant en subsonique et ne répondant pas aux appels radio des contrôleurs aériens. Dans le doute, les batteries Hawk étaient accrochées, prêtes à faire feu. Une patrouille de *Mirage* en alerte en vol a pu l'intercepter. Le chef de patrouille a identifié un *Iliouchine 76* aux cocardes libyennes, identique à ceux qui avaient bombardé Faya-Largeau. Nous avons évité une catastrophe grâce à l'équipier qui a heureusement reconnu un *C141* de l'US Air Force ! On peut imaginer les implications diplomatiques, politiques et militaires que cette bavure aurait entraînées. Le "debriefing" de la patrouille a été à la hauteur de la gravité de l'incident (...).

L'ambassade des États-Unis n'avait aucune connaissance de ce vol. Nous avons contraint l'appareil américain à se poser à N'Djaména pour vérification, en présence de l'ambassadeur US. Il s'agissait d'un avion de l'US Air Force qui faisait une liaison entre le Zaïre et le Nigeria. Le

commandant de bord qui ignorait totalement la situation militaire au Tchad avait trouvé plus commode et plus rapide d'y aller directement, au mépris des règles américaines qui lui imposaient de passer par l'Ouest de l'Afrique. Il ne veillait aucune fréquence radio. L'équipage fut informé en termes peu diplomatiques de son inconséquence. Il subit probablement une autre remontée de bretelles à son retour !

Le retour en France

J'arrivais à la fin de mon commandement en décembre 1987. Avant mon départ, Hissene Habré a tenu à m'exprimer personnellement toute sa reconnaissance.

Le colonel Pidancet (60 – Ferrando) prenait le commandement. ■



Une bombe du Tu 22 libyen.

Parlons français - Piqûre de rappel n°23

Lucien Robineau (51 - Jeandet)

Pour transpercer les incultes de haut niveau sévissant ici et là, notamment sur les ondes

Citations

George Orwell : « On reconnaît une société totalitaire à sa langue. À ce qu'une censure sociale pèse sur le constat de réalités que chacun a sous les yeux, que des institutions spécialisées font la chasse aux "mots interdits" et punissent ceux qui les profèrent, qu'il devient prohibé de prononcer de simples évidences, dans le but de créer l'accoutumance à des phénomènes de double conscience : je sais que c'est mauve, mais c'est vert qu'il faut dire (...) ».

Churchill : « La généralisation de l'usage de la langue anglaise nous serait plus favorable que la conquête de vastes territoires ».

Casamayor (in *Contact*, Julliard, 1979) : « En 1940, la France avait perdu une bataille. Elle avait aussi perdu la guerre. [...] En 1945, elle avait perdu sa densité, sa cohésion, elle était devenue poreuse comme

une éponge et, désormais, allait se laisser imprégner. En 1900, l'anglicisme consistait à retrousser le bas de son pantalon. Un demi-siècle plus tard, l'américanisme était dans les besoins, dans le langage, dans les mœurs, dans la vie de tous les jours, dans la culture... »

Clemenceau. À un député qui le pressait de solutionner un problème, le Tigre répondit : « Soyez tranquille, cher collègue, je vais m'en occuper sans délai ».

Supplément gratuit

Presque rien :

Presque est un adverbe qui prend presque toujours un e final. Une exception : presqu'île.